

*LES
ARG
ONAU
TES*

Maggie Nelson

Du même auteur
aux Éditions du sous-sol

Une Partie rouge, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julia Deck

Les Argonautes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Michel Théroux

Maggie Nelson

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

pour Harry

Octobre, 2007. Les vents de Santa Ana dénudent les eucalyptus, leur écorce flotte en longues bandes blanches. Avec une amie, nous avons bravé la tempête pour manger dehors, elle propose que je me tatoue les lettres DANS TES RÊVES sur les jointures, pour évoquer les possibilités qu'offrent mes doigts repliés. Au lieu de ça, les mots *Je t'aime* me viennent comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma face écrasée contre le sol en ciment de ton appart humide et charmant. Tu gardais *Molloy* près de ton lit et, dans une douche sombre et inutilisée, un paquet de pénis. Que demander de mieux? Tu as demandé: *Pour que tu prennes du plaisir, ça marche comment?* et tu es resté pas trop loin, attendant la réponse.

Avant notre rencontre, j'avais consacré ma vie à l'idée de Wittgenstein selon laquelle l'inexprimable est contenu – d'une manière inexprimable! – dans l'exprimé. Cette idée se voit accorder moins d'écho que le plus déférent *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*, mais c'est, je crois, une idée plus profonde. Le paradoxe qu'elle désigne représente littéralement *ce pourquoi j'écris*, ou ce pourquoi je me sens capable de continuer à écrire.

Et ce, parce que ça ne nourrit pas, parce que ça n'exalte pas le sentiment d'angoisse qu'on peut ressentir devant l'incapacité à exprimer, à l'aide

des mots, ce qui leur échappe. Ça ne rejette pas ce qui est dit au nom de ce qui, par définition, ne peut pas l'être. Pas plus que ça ne se la joue, comme on prétexterait, la gorge nouée: *F'te dis pas tout ce que je dirais si les mots suffisaient*. Les mots suffisent.

Il est vain de blâmer le filet d'avoir des trous, note mon encyclopédie.

L'objectif est d'avoir *et* l'église vide avec un sol de terre battue, mais bien propre, *et* les vitraux spectaculaires qui brillent sous le toit de la cathédrale. Non, rien que tu puisses dire ne foutrait en l'air l'espace réservé à Dieu. J'ai déjà expliqué ça ailleurs. Mais j'essaie de dire quelque chose de différent maintenant.

J'ai appris très vite que toi, tu avais pour ta part défendu toute ta vie la conviction que les mots ne suffisent *pas*. Pas seulement qu'ils ne suffisent pas, mais qu'ils sont corrosifs pour tout ce qui est bon, tout ce qui est réel, tout ce qui participe au grand flux. Nous nous sommes disputés sans fin à ce propos, pleins de fièvre, sans malice. Une fois qu'une chose est nommée, as-tu dit, nous ne pouvons plus la voir de la même façon. Tout ce qui n'en a pas été dit se fane, se perd, est assassiné. Tu appelais ça la fonction emporte-pièce de nos esprits. Tu disais que tu savais

ça non pas à force d'avoir fui le langage, mais parce que tu t'y étais immergé, à l'écran, dans la conversation, sur la scène, dans les livres. Je partageais la position de Thomas Jefferson sur les églises – pour la pléthore, pour les transitions kaléidoscopiques, pour l'excès. J'insistais: les mots font plus que nommer. Je t'ai lu tout haut l'ouverture des *Recherches philosophiques*. Je criais: *Dalle, dalle!*

Pendant un certain temps, j'ai cru que j'avais gagné. Tu avais concédé qu'il y avait peut-être un humain correct, un animal humain correct, même si l'animal humain utilisait le langage, même si son utilisation du langage définissait en partie son humanité – même si l'humanité en soi signifiait détruire et brûler toute notre planète bigarrée et précieuse avec son futur, notre futur.

Mais j'ai changé aussi. Je me suis trouvé un nouveau point de vue sur les choses indicibles, ou au moins sur les choses dont l'essence est oscillation, flux. J'ai admis à nouveau la tristesse de notre extinction inéluctable et l'injustice de l'extinction forcée des autres. J'ai arrêté de répéter avec suffisance: *Absolument tout ce qui peut être pensé peut être exprimé clairement*, et j'ai recommencé à me demander: Est-ce que tout peut être pensé?

Ludwig
Wittgenstein

Et toi – peu importe ce que tu avançais, ça te venait sans mal. En fait, tu avais toujours une longueur d’avance sur moi, les mots coulant dans ton sillage. Comment aurais-je jamais pu arriver à te rattraper (je veux évidemment dire : *Comment pouvais-tu vouloir de moi ?*)?

Un jour ou deux après ma déclaration d’amour, transie tant j’étais vulnérable, je t’ai envoyé le passage de *Roland Barthes par Roland Barthes* où il compare celui qui prononce la formule “je t’aime” à “l’Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom”. Tout comme les pièces de l’*Argo* peuvent être remplacées à travers le temps, alors que le bateau s’appelle toujours *Argo*, chaque fois que l’amoureux prononce la formule “je t’aime”, sa signification doit être renouvelée, comme “le travail même de l’amour et du langage est de donner à une même phrase des inflexions toujours nouvelles”.

Je trouvais ce passage romantique. Tu l’as interprété comme un possible désaveu. Rétrospectivement, je crois que c’était les deux.

Tu as crevé ma solitude, t’ai-je dit. Ç’avait été une solitude utile, organisée autour d’une sobriété récemment conquise, autour de longues marches à travers les ruelles sordides de Hollywood

parsemées de bougainvilliers – montée vers le Y, descente du Y –, autour de promenades nocturnes en voiture le long de Mulholland Drive pour tuer les longues nuits et, bien sûr, autour de phases d'écriture maniaques où j'apprenais à ne m'adresser à personne. Mais le temps de sa crevaison était venu. *Je sens que je peux tout te donner sans me perdre moi-même*, ai-je murmuré dans le lit de ton sous-sol. C'est un privilège qu'on obtient par le respect de la solitude de l'autre.

Quelques mois plus tard, nous avons passé Noël ensemble dans un hôtel du centre-ville de San Francisco. Je nous avais réservé la chambre sur Internet dans l'espoir que ma réservation de cette chambre et le temps que nous allions y passer te feraient m'aimer pour toujours. C'était en fait un de ces hôtels qui sont moitié prix parce qu'ils subissent d'importantes rénovations et qu'ils se trouvent au beau milieu d'un quartier sordide. On s'en foutait – on avait de quoi s'occuper. Les stores vénitiens miteux laissaient passer le soleil, ils masquaient à peine les ouvriers en bâtiment qui martelaient à l'extérieur alors que nous nous exécutions. Tu faisais glisser ta ceinture de cuir en souriant, j'ai dit: *Tant que tu me tues pas.*

Maggie Nelson

Après l'envoi du fragment de Barthes, je me suis essayée encore, cette fois avec celui d'un poème de Michael Ondaatje :

Embrasser le ventre
embrasser les cicatrices
du navire de ta peau. Histoire
est le nom de ton sillon
et de ton bagage

Nos deux ventres
déjà embrassés
par des étrangers

mais pour moi
je bénis tous ceux
qui t'ont embrassée là

Je n'ai pas envoyé le fragment pour insinuer que j'avais le moins du monde fait mienne sa sérénité. Je l'ai envoyé dans l'espoir qu'un jour je pourrais – qu'un jour ma jalousie pourrait s'amenuiser, et que je serais capable de voir les noms et les images des autres tatoués sur ta peau sans dégoût ni délire. (Très vite, nous avons rendu une visite romantique au Dr Tattoff sur Wilshire Boulevard, tous les deux grisés à l'idée de te refaire peau neuve. Nous sommes partis découragés par le prix et l'improbabilité de pouvoir un jour effacer l'encre complètement.)

Après le repas, mon amie, celle qui a suggéré le tatouage DANS TES RÊVES, m'invite à son bureau où elle me propose de te googler pour moi. Elle pourra voir si Internet révèle quel pronom tu préfères, comme je n'arrive pas à te le demander, et ce, malgré ou à cause du fait que nous passions tout notre temps libre au lit et que nous parlions déjà d'emménager ensemble. En attendant, je suis devenue une pro du contournement des pronoms. La clé, c'est d'entraîner son oreille à ne pas craindre d'entendre répéter encore et encore le prénom de l'autre. Il faut apprendre à s'abriter dans les culs-de-sac grammaticaux, à assumer une orgie de spécificité. Il faut apprendre à consentir à une instance au-delà du Deux, précisément au moment où on essaie de se représenter une vie de couple – nuptiale, même. *Les noces, c'est le contraire d'un couple. Il n'y a plus de machines binaires: question-réponse, masculin-féminin, homme-animal, etc. Ça pourrait être ça, un entretien, simplement le tracé d'un devenir.*

Gilles
Deleuze/
Claire Parnet

Aussi expert qu'on puisse devenir dans ce genre de conversation, à ce jour c'est encore quasi impossible pour moi de réserver des billets d'avion ou de négocier avec le département des ressources humaines pour nous deux sans éclats de honte ou de confusion. Ce n'est pas vraiment ma honte ou ma confusion, c'est plutôt comme si j'avais honte pour (ou tout simplement que j'étais énervée par) la personne en face de moi

qui ne cesse de faire de mauvaises présomptions et qui doit être corrigée, mais qui ne peut pas l'être parce que les mots ne suffisent pas.

Comment les mots peuvent-ils ne pas suffire ?

Malade d'amour sur le plancher du bureau de mon amie, je la regarde du coin de l'œil tandis qu'elle fait défiler une avalanche d'informations en cristaux liquides que je ne veux pas voir. Je veux le toi que personne ne peut voir, le toi si proche que la troisième personne du singulier ne s'applique pas. "Regarde, une citation de John Waters qui dit 'Elle est magnifique'. Alors peut-être que tu devrais utiliser 'elle'. C'est *John Waters*, quoi." *Ça fait des années.* Toujours sur le sol, je lève les yeux au ciel. *Les choses peuvent avoir changé.*

Pour ton *buddy movie* à la sauce butch, *By Hook or By Crook*, toi et ta coscénariste, Silas Howard, avez décidé que les personnages butch s'appelleraient "il" et "lui" entre eux, mais que dans le monde extérieur des épicerie et des figures d'autorité, les gens les appelleraient "elles". Le propos n'était pas que tout deviendrait clair comme de l'eau de roche dans un monde extérieur ayant correctement appris à utiliser les pronoms choisis par les personnages. Si les gens à l'épicerie appelaient les personnages "ils", ce serait

quand même une autre sorte de “il”. Les mots changent suivant qui les utilise ; on ne s’en sort pas. La solution n’est pas d’introduire simplement de nouveaux mots (*boi, cisgenre, andro-fag*) et puis d’entreprendre de réifier leur signification (même s’il y a clairement là de la puissance et du pragmatisme). Il faut également s’éveiller à la multitude des usages possibles, des contextes possibles, des ailes avec lesquelles chaque mot s’envole. Comme quand tu murmures : *T’es qu’un trou, tu me laisses te remplir*. Comme quand je dis *mari*.

Peu après le début de notre relation, nous sommes allés à un dîner où une femme (présumée hétéro, du moins mariée à un homme) qui connaissait Harry depuis longtemps s’est tournée vers moi et a dit : “Alors, as-tu déjà été avec d’autres femmes, avant Harry ?” J’étais interloquée. Comme si de rien n’était, elle a poursuivi : “Les filles hétéros ont toujours trouvé Harry sexy.” Est-ce que Harry était une femme ? Est-ce que j’étais une fille hétéro ? Qu’est-ce que les relations que j’ai eues avec “d’autres femmes” avaient en commun avec celle-ci ? Pourquoi est-ce qu’il fallait que je pense à d’autres “filles hétéros” qui trouveraient mon Harry sexy ? Est-ce que sa puissance sexuelle, que je sentais déjà immense, était une sorte de sortilège sous lequel j’étais tombée, et dont j’émergerais, abandonnée, alors qu’il entreprendrait d’en séduire d’autres ? Pourquoi cette

femme, que je connaissais à peine, me parlait-elle comme ça? Est-ce que Harry allait finir par revenir des toilettes?

Certains sont agacés par cette histoire qui veut que Djuna Barnes, plutôt que de s'identifier comme lesbienne, préférerait dire: "J'aimais simplement Thelma." Gertrude Stein aurait fait des déclarations similaires, mais pas exactement dans ces termes, à propos d'Alice. Je comprends pourquoi c'est politiquement exaspérant, mais j'ai aussi toujours pensé que c'était quand même romantique – la romance de laisser une expérience individuelle du désir prendre le pas sur une expérience catégorielle. Cette anecdote rappelle la façon dont l'historien de l'art T. J. Clark justifiait son intérêt pour le peintre du XVIII^e siècle Nicolas Poussin auprès d'interlocuteurs imaginaires: "Qualifier d'élitiste ou de nostalgique un intérêt pour Poussin est comme qualifier l'intérêt que quelqu'un aurait pour, disons, la personne qui lui importe le plus au monde d'«hétéro (ou homo) sexiste», ou d'«exclusif» ou de «possessif». Oui, c'est peut-être vrai: ça pourrait bien être en gros les paramètres, et c'est regrettable; mais l'intérêt en lui-même demeure peut-être plus complexe et plus humain – cache peut-être plus de potentiel d'humanité et de compassion – que des intérêts non contaminés par un tel affect ou une telle compulsion." Ici, comme ailleurs, la

contamination approfondit plutôt qu'elle ne disqualifie.

D'ailleurs, tout le monde sait que Barnes et Stein avaient des relations avec d'autres femmes que Thelma et Alice. Alice savait aussi : elle fut apparemment si jalouse en découvrant que l'un des premiers romans de Stein, *Q.E.D.*, racontait l'histoire codée d'un triangle amoureux impliquant l'auteure et une certaine May Bookstaver qu'elle – alors l'éditrice et la typographe de Stein – inventa toutes sortes de ruses pour omettre chaque occurrence des mots “May” et “may”⁰¹ au moment de retaper *Stanzas in Meditation* de Stein, qui devint donc une œuvre de collaboration involontaire.

Dès février, je traversais la ville en voiture en visitant appartement sur appartement, à la recherche de celui qui serait assez grand pour nous y loger avec ton fils, que je n'avais pas encore rencontré. En fin de compte, nous avons trouvé une maison sur une colline, avec d'étonnants parquets de bois sombre, une vue sur la montagne et un loyer trop élevé. Le jour où nous avons récupéré les clés, dans un accès d'excitation, nous avons couché ensemble sur une mince

01 — “May” désigne également le mois de mai, “may” signifie “peut-être”. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

couverture étendue sur le sol de ce qui deviendrait notre première chambre.

Cette vue. C'était sans doute un tas de broussailles avec un étang stagnant au sommet, mais pendant deux ans, ça a été notre montagne.

Et puis, tout d'un coup, je pliais les vêtements de ton fils. Il venait d'avoir trois ans. De si petites chaussettes ! De si petits slips ! J'étais émerveillée, je lui faisais tous les matins, avec juste ce qu'il faut de cacao, du chocolat juste assez chaud, je jouais au Soldat tombé avec lui pendant des heures d'affilée. Le Soldat tombé s'écroulait avec tout son équipement – casque de mailles cousu de paillettes, épée, fourreau, un membre blessé au combat soutenu par une écharpe. J'étais la bonne Sorcière bleue qui devait lui saupoudrer de la poussière de guérison partout sur le corps pour le ramener à la vie. J'avais une jumelle qui était méchante ; la jumelle méchante l'avait assommé avec sa poudre bleue empoisonnée. Mais à présent, j'étais là pour le sauver. Il restait étendu sans bouger, les yeux fermés, un sourire imperceptible sur le visage, pendant que je récitais mon monologue : *Mais d'où est-ce que ce soldat peut bien venir ? Comment est-il arrivé si loin de chez lui ? Est-il gravement blessé ? Est-ce qu'il sera doux ou batailleur lorsqu'il se réveillera ? Est-ce qu'il saura que je suis gentille, ou bien me*

confondra-t-il avec ma jumelle méchante? Qu'est-ce que je pourrais dire qui le ferait revenir à la vie?

Cet automne-là, des affiches jaunes OUI À LA PROP 8⁰¹ se multipliaient, mais je remarquais plus spécialement celles plantées sur la montagne, habituellement chauve et belle, devant laquelle je passais tous les jours sur le chemin du travail. L'affiche montrait quatre bonhommes allumettes les bras en l'air, au paroxysme de la joie, la joie de l'hétéronormativité, j'imagine, ici représentée par le fait que l'une des figures portait une jupe triangulaire. (*Et pis c'est quoi ce triangle? Ma chatte?*) PROTÉGÉZ LES ENFANTS DE CALIFORNIE! applaudissaient les bonhommes allumettes.

Eileen Myles

Chaque fois que je passais devant l'affiche plantée sur l'innocente montagne, je pensais à *Self-Portrait/Cutting* de Catherine Opie (1993), pour lequel elle avait photographié son dos avec le dessin d'une maison et de deux bonhommes allumettes qui se tenaient par la main (deux jupes triangulaires!) entaillé dans sa chair, avec un soleil, un nuage et deux oiseaux. Elle a pris la photo alors que le dessin dégoulinait encore de

01 — La Proposition 8 est un référendum qui a eu lieu en novembre 2008, proposant l'amendement de la Constitution de Californie pour interdire le mariage entre personnes de même sexe dans cet Etat de l'Ouest. Elle fut approuvée par une faible majorité, puis invalidée par la Cour suprême en 2013.

sang. “Opie, qui avait récemment rompu avec sa conjointe, espérait à l’époque fonder une famille et l’image rendait perceptibles toutes les contradictions douloureuses inhérentes à ce souhait”, explique *Art in America*.

Je ne comprends pas, j’ai dit à Harry. Qui veut d’une version de l’affiche PROP 8, mais avec deux jupes triangulaires?

Peut-être Cathy, a dit Harry en haussant les épaules.

Il y a quelque temps, j’ai écrit un livre sur la domesticité dans la poésie de certains hommes gays (Ashbery, Schuyler) et de quelques femmes (Mayer, Notley). J’ai écrit ce livre alors que j’habitais à New York dans un minuscule grenier surchauffé donnant sur une artère de Brooklyn, au-dessus de la ligne de métro F. J’avais un four inutilisable jonché de crottes de souris pétrifiées; un frigo vide à l’exception de quelques bières et de barres Balance yoghourt-cacahuètes-miel; pour tout lit, un futon posé sur une planche de contre-plaqué en équilibre précaire sur des cageots de lait; et un plancher à travers lequel je pouvais entendre *Standcleartheclosingdoors*⁰¹ matin, midi et soir. Je passais approximativement sept heures par jour couchée dans ce lit,

01 — “Attention à la fermeture des portes”.

si j'y couchais. La plupart du temps, je dormais ailleurs. J'ai écrit la majeure partie de ce que j'ai écrit et lu la majeure partie de ce que j'ai lu dans des lieux publics, tout comme j'écris ceci dans un lieu public.

J'ai été si heureuse d'être locataire à New York pendant longtemps, parce que louer – du moins louer de cette façon-là, qui impliquait de ne jamais lever le petit doigt pour améliorer mon environnement – te permet de laisser littéralement les choses tomber en morceaux autour de toi. Puis, quand ça devient trop gênant, tu déménages.

Plusieurs féministes ont milité pour *le déclin du domestique comme une sphère séparée, essentiellement féminine, et la reprise de la domesticité comme une éthique, un affect, une esthétique, et un auditoire*. Je ne suis pas sûre de ce qu'une telle reprise signifie, exactement, même si je pense que dans mon livre j'empruntais un angle similaire. Mais même à ce moment-là, je procédais ainsi parce que le domestique ne faisait pas partie de ma vie, et que j'aimais ça comme ça.

Susan
Fraiman

J'aimais Soldat tombé parce que ça me donnait le temps d'étudier le visage de ton fils au repos : de grands yeux en amande, une peau qui commence à roussir. Et, manifestement, il découvrait un plaisir nouveau et relaxant à être juste couché

Maggie Nelson

là, protégé par une armure imaginaire, pendant qu'une quasi-étrangère qui faisait soudain partie de la famille soulevait chacun de ses membres, dans l'espoir de trouver la plaie.